



ÉDITO

Répondant critique Critical Repartee

Barbara Rose (1936-2020) fut une commentatrice clairvoyante des dernières avant-gardes. Ses analyses du pop art auraient forgé l'appellation « néo-dada » et son article « ABC Art » (1965), s'il n'a pas imposé la formule, a fortement contribué à la définition et à la reconnaissance de l'art minimal. Mais l'historienne et critique d'art américaine s'est aussi intéressée à la critique, à son histoire et actualité. Il est d'ailleurs rafraîchissant de lire les quelques textes des années 1960, 1970 et 1980 écrits à ce sujet, rassemblés dans *Barbara Rose, un sourire critique* (Ceysson, 112 p., 20 euros) : la critique d'art s'y définit comme un lieu de débats, de controverses et de polémiques – qui fait largement défaut aujourd'hui.

En témoigne son introduction à *Readings in American Art*, un recueil de textes de critiques et d'artistes publié en 1968. Rose y mentionne les propos peu amènes de 1916 de Willard Huntington Wright à l'égard de son confrère Royal Cortissoz, qualifié d'« auteur laborieux, sincère, bien informé, banal, sans lumières, qu'anime son antipathie affirmée pour tout ce qui est nouveau ». Elle rappelle aussi l'article de Clement Greenberg, « How Art Writing Earns Its Bad Name » (1962), dans lequel il s'en prend notamment à son rival, Harold Rosenberg, théoricien de l'*action painting*. Selon Rose, « le franc-parler, les attaques directes et le manque de retenue » sont caractéristiques de la critique américaine.

Elle-même n'y va pas de main morte. Tout en reconnaissant sa dette à l'égard de Greenberg, elle participe à la critique de l'autorité du pape du *color field*. Elle ne se contente pas de souligner la « baisse générale de qualité » de ses écrits depuis la parution d'*Art and Culture* (1961). Elle démontre comment Greenberg, par la répétition, la simplification et l'omission, a mobilisé des techniques relevant du discours politique. « Greenberg : la critique comme propagande » est le titre sans détour de cet article de 1970. Mais le désaccord avec ce dernier est bien plus fondamental. À son formalisme, elle oppose l'idée que la fonction détermine la signification. « [L'artiste] veut-il instruire, désorienter, se moquer, stupéfier ou choquer le public, et si oui, pourquoi ? »

Si les attaques violentes, voire gratuites, de confrères et consœurs sont dispensables, on peut aujourd'hui regretter la rareté des disputes de fond qui, au-delà des prises de position autour de questions éthiques – présentement, et malheureusement, sans dialogue possible –, engagent des conceptions de l'art. Comment expliquer cette relative atonie ? Peut-être faut-il en revenir à la (non-)définition de la critique que donne Rose : une discipline alors non reconnue comme une profession à la croisée « de l'éthique, de l'histoire de l'art, de la sociologie, de l'esthétique et du journalisme ». Peut-être la critique d'art s'est-elle aujourd'hui trop « professionnalisée » ? On a pu parler de normalisation de l'écriture critique devenue pour ainsi dire une branche de la communication. Cela vaut donc peut-être aussi pour ses points de vue. Rose distinguait quatre types de critiques : « les moralistes, les historiens sociaux, les formalistes, les propagandistes ». Ces catégories sont sans doute obsolètes (quoique...), mais il ne tient qu'à nous de renouer avec une critique vivante ayant du répondant.

Étienne Hatt

Barbara Rose (1936-2020) was a perceptive commentator of the latest avant-gardes. In her analyses of pop art, she coined the term "neo-dada," and although her article "ABC Art" (1965) did not promulgate the expression, it greatly contributed to the definition and recognition of minimal art. But the American art historian and critic was also interested in the history and actuality of criticism itself. It is refreshing to read the few articles she wrote on this subject in the 1960s, 1970s and 1980s, collected in *Barbara Rose, un sourire critique* (Ceysson, 112 p., 20 euros), in which she defines art criticism as a space of debate, controversies and polemics – all largely absent nowadays.

This is reflected in her introduction to *Readings in American Art*, a collection of texts by critics and artists, which was published in 1968. In it, Rose mentions Willard Huntington Wright's unkind remarks about his colleague Royal Cortissoz in 1916, whom he described as a "laborious, sincere, well-informed, banal, un-enlightened author, driven by his assertive antipathy towards all things new." She also recalls Clement Greenberg's article, "How Art Writing Earns Its Bad Name" (1962), in which the author attacked his rival, Harold Rosenberg, a theorist of action painting. According to Rose, "out-spokenness, direct attacks and lack of restraint" are characteristic of American criticism.

She herself didn't pull any punches. Whilst acknowledging her debt to Greenberg, she contributed to critiquing the authority of the high priest of colour field. Beyond highlighting the "general decline in quality" of his writings since the publication of *Art and Culture* (1961), she illustrated how Greenberg used techniques of political discourse, including repetition, simplification and omission. "Greenberg: criticism as propaganda": such was the uncompromising title of her article from 1970. But her disagreement with the latter went much deeper than that. She countered his formalism with the idea that function determines meaning. "[Does the artist] want to educate, disorient, mock, amaze or shock the audience, and if so, why?"

Although violent and even gratuitous attacks between peers can be dispensed with, it is legitimate to regret the current scarcity of substantive disputes involving conceptions of art, beyond ethical positions which unfortunately preclude any dialogue nowadays. How can this relative lifelessness be explained? Perhaps it is necessary to return to Rose's (non-)definition of criticism: a discipline, unrecognised at the time as a profession, at the crossroads between "ethics, art history, sociology, aesthetics and journalism." Perhaps art criticism has become too "professionalised"? Much has been said about the normalisation of critical writing, which has become a branch of communication, so to speak. This may also apply to Rose's points of view. She distinguished four types of critics: "moralists, social historians, formalists, propagandists." These categories are possibly obsolete, but it is up to us to reconnect with a living form of criticism with a sense of repartee.

Translation: Juliet Powys